N° 50 SAMEDI 30 JUILLET 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE

DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue MONSIGNY, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez EVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

ÉLECTIONS.

Aglaé SAINT-HILAIRE, membre du degré préparatoire des femmes, appelée au COLLÉGE le 24 juillet, est proclamée dans tous les degrés de la hiérarchie.

AUX OUVRIERS.

PAR UN OUVRIER.

Lorsque pour la première fois, exerçant devant vous les fonctions de l'apostolat, je vous manifestai le désir d'établir entre nous des relations religieuses ; lorsque plein d'une émotion que je pouvais à peine surmonter, je vous retraçai les souffrances de la classe la plus nombreuse, et faisant briller à vos yeux l'*avenir* Saint-Simonien, je vous signalai les trois modes de l'activité humaine, la science, l'industrie et les beaux-arts, sanctifiés par l'établissement de notre hiérarchie, réalisation vivante de ce dogme saint, le classement suivant la capacité et la rétribution selon les œuvres, entraîné par la magie des souvenirs, et cédant aux impressions profondes que le but et l'éclat de cette solennité avaient laissées dans mon âme, je ne pus attirer votre attention sur tous ces faits dont le concours, fortuit pour le monde et pour nous providentiel, avait présidé à la réunion des trois classes qui formeront toute la société, et conduit, pour ainsi dire, par la main, l'industrie dans le temple.

Arrêtant sur vous mes regards satisfaits, et voyant la foule de nos fils, de nos filles, se presser autour de nous, j'ai peine à me persuader que quatre mois

ne sont pas écoulés depuis le jour où la doctrine ne comptait dans son sein que cinq ouvriers honteux de leur petit nombre, incertains s'ils devaient avancer ou reculer. Je vais donc arrêter aujourd'hui votre attention sur les rapports existans entre ce fait qui passait inaperçu dans un coin peu connu de la capitale du monde, et les événemens qui, à cette époque, fixaient à eux seuls l'attention générale. Rendant un éclatant hommage aux efforts de nos pères, je dirai la part qu'ils prirent à ce développement rapide, le prix qu'ils en attendent, et les devoirs nouveaux, qu'en échange de leur amour, de leur dévoûment, et de leur sagesse, leurs fils ont à remplir envers eux.

Vainqueur aux barricades, le peuple triomphant souriait à la liberté, dont le retour semblait lui promettre des jours heureux. Mais cette liberté trompeuse devait dissiper bientôt les rêves de ses adorateurs.

Alors sur les pas de cette fière déesse aux bras nus et vigoureux, à la démarche haute, et à l'œil étincelant, dont chaque pas imprimé sur le sol qu'elle ébranle fait chanceler sur leurs trônes les rois épouvantés, s'avance, *calme* et majestueuse; une vierge céleste : la religion est son nom, l'univers le champ qu'elle doit parcourir et féconder. Si le feu des barricades favorisa son rapide essor, ce ne fut pas LUI qui la fit naître. Quarante ans de travaux et d'études, la misère et l'abandon avaient donné à son divin révélateur le droit de la léguer au monde, et à ses disciples celui de la répandre et de la propager.

Ce ne fut pas d'abord à ce peuple destiné à en ressentir les bienfaits que s'adressèrent les disciples de SAINT-SIMON placés en face des partis qui, s'observant dans un sombre silence, étaient prêts à s'élancer l'un sur l'autre; ils n'épousèrent ni leurs querelles, ni leurs opinions. Si du haut de la chaire Saint-Simonienne ils adressaient aux uns et aux autres des vérités sévères, elles étaient bientôt suivies de paroles conciliatrices. Peuple, ils plaidaient sa cause au tribunal de la richesse oisive, et telle était la force que leur inspirait la foi, que souvent l'enthousiasme de l'auditoire auquel ils s'adressaient se manifestait par les plus vives acclamations.

Bientôt le parti qu'on avait cru vaincu sentit se ranimer ses audacieuses espérances; et dans une cérémonie, destinée en apparence à honorer des cendres, il osa découvrir au grand jour ses projets. A la nouvelle de cet acte imprudent la fureur populaire ne connut plus de bornes, et les portes de ces temples, que dans l'ivresse de son triomphe il avait dédaigné de briser, enfoncées avec fracas, virent s'élancer sur le sanctuaire avili une foule irritée, ne respirant que la vengeance. Consternée elle-même d'une pareille audace, la milice nationale, muette et silencieuse, assistait à ces désordres, qu'elle n'osait ni approuver ni blâmer. Les couleurs tricolores, arborées alors sur les croix et sur les édifices sacrés, purent seuls les préserver de la fureur du peuple; mais ces couleurs glorieuses, en même temps qu'elles préservaient la croix d'une destruction certaine, devenaient le signe éclatant de sa caducité et de son impuissance, et lui servaient à la fois et d'un voile protecteur et d'un linceul funèbre.

Dans ce jour destiné aux plaisirs du carnaval, une foule nombreuse se pressait sur les promenades publiques, et certes on n'eût pas dit que l'Église en deuil pleurait sur des décombres, et qu'un peuple entier venait de briser les derniers et faibles liens qui l'unissaient encore à elle. Le catholicisme, expirant dans les convulsions d'une lente agonie, ne devait plus réfléchir que les couleurs du passé; l'avenir lui échappait. Au sein de ce peuple, qui venait de prononcer avec lui un éclatant divorce, Dieu, par la voix de nos pères, avait éclairé et choisi cinq hommes; leur foi, encore chancelante, avait besoin d'être soutenue : invités à se réunir dans la soirée même de cette funeste journée, ils se rendaient par différens chemins vers le *nouveau Vatican*, berceau de la religion naissante. Passant devant ces croix renversées et ces autels détruits, ils détournaient les yeux, et saluaient avec respect ces débris vénérables; car déjà ils avaient appris à respecter, dans les religions du passé, le lien qui unissait les peuples et les poussait au progrès.

Mon père, c'est à vous que je dois la vie Saint-Simonienne dont j'ai le bonheur de jouir; c'est vous qui, exaltant mon courage, daignâtes m'associer à vos travaux et jeter les yeux sur moi pour concourir à la formation de ce degré, où vous appelez tous les ouvriers; et vous, mes frères, vous ne l'avez point oublié : arrivés ensemble sur le portique du temple, ensemble nous y fûmes introduits, ensemble nous reçûmes la même mission; joignez-vous donc à moi pour rendre aux efforts de nos pères un éclatant témoignage. L'enseignement des ouvriers ne tarda pas à prendre un accroissement rapide Notre *Mère* vous a donné lecture de cette lettre touchante que nous adressait celui de nos *Pères* qui dirigea le second cet enseignement, et qui, désigné pour porter dans le Midi la parole Saint-Simonienne, au milieu de ses succès, aime à se rappeler les fils qu'il a quittés, et qui l'écoutaient avec tant de délices.

Ma mère, ce fut alors que vous parûtes au milieu de nous, et que votre voix *tourhante* nous rendit confidens de toutes les peines dont votre cœur était rempli à l'aspect des maux qui pesaient sur la classe la plus nombreuse.

En nous faisant l'histoire d'une vie consacrée tout entière à améliorer son sort, vous sollicitiez de nous confiance pour confiance; vous invitiez vos fils à vous donner des filles; et nos mères, nos femmes et nos sœurs s'empressèrent de se rendre à vos entraînantes invitations.

Tels sont les événemens à la suite desquels nous nous trouvons réunis dans cette enceinte, consacrée naguère aux plaisirs de l'opulence et de l'oisiveté, et destinée aujourd'hui à entendre retentir les accens religieux des apôtres de l'humanité.

L'inconstance et l'ingratitude sont, dit-on, le prix des travaux de quiconque essaie de captiver la faveur du peuple. Capricieux et changeant, *délaissant* le lendemain ce qu'il encensait la veille, plus d'une fois ses dieux devinrent ses victimes. C'est ainsi qu'on cherche à excuser l'indifférence dont il fut souvent l'objet, et les exemples ne manquent pas de venir à l'appui de cet arrêt, qui d'abord paraît sans appel. Accepterons-nous ce funeste présage?

Si le passé nous offre de ces exemples dégradans pour le peuple, peut-être aussi pourrions-nous y trouver, en plus grand nombre, des faits qui l'ennoblissent. Sans *nous engager* dans ces recherches, voyons si de nos jours un pareil reproche peut lui être adressé.

Les premiers pas de la restauration signalèrent le but vers lequel elle se dirigeait. Une vive opposition se forma; et bientôt les noms de ceux qui la comp[illegible]saient, devenus populaires, furent répétés avec [illegible]our par toute la France. Si quelques-uns vendirent leur silence, et échangèrent contre des emplois l'admiration de leurs concitoyens, pour d'autres *le sourire du peuple valut mieux que la faveur des rois*. Foy! Manuel! dites, le peuple fut-il ingrat, lorsqu'escortant vos cercueils *généreuses*, il vous offrait le tribut de ses larmes et de ses regrets? Réponds aussi, noble Liancourt! lorsqu'une police brutale insultait à tes restes inanimés; lorsque traînant dans la boue le cercueil qui les contenait, elle s'acharnait sur un cadavre et jusqu'au tombeau le poursuivait de sa haine impuissante, le peuple fut-il ingrat? Les deux cent vingt-et-un avaient signé une énergique adresse; la plupart d'entr'eux n'avaient donné qu'à regret cette preuve de sympathie pour le peuple; un jour arriva pourtant où leurs têtes furent menacées: le lendemain, le sang du peuple coulait pour les défendre. Et toi, Benjamin Constant, toi qui sentis le vide des idées libérales, et dont le découragement vint empoisonner les derniers instans; toi qui mourus avec l'affreuse conviction que le soleil de juillet avait lui en vain pour le bonheur DU PEUPLE, ce peuple fut-il ingrat envers toi? non, il aima toujours ceux qui l'avaient su aimer. De tous ces hommes qui, fidèles et constans défenseurs du peuple, furent à juste droit entourés de son admiration et de son amour, pas un n'avait compris ses véritables besoins, pas un n'avait même songé à les définir avec netteté. SAINT-SIMON le premier, en proclamant que toutes les institutions sociales devaient avoir pour but l'amélioration du sort MORAL, INTELLECTUEL et PHYSIQUE de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, SAINT-SIMON le premier mérita l'amour et le respect de cette classe à laquelle il apportait une vie et un avenir nouveaux. S'il mourut obscur et méprisé, le peuple ne fut point complice de ce lâche abandon. Vous tous, qui avez accepté le titre de ses fils; vous, qui entourant de votre amour les disciples et les continuateurs de son œuvre sublime, vous apprêtez à seconder leurs efforts; enfans de SAINT-SIMON! déjà vous l'avez vengé des mépris de son siècle; déjà votre reconnaissance a tressé pour son front une couronne; mais d'autres devoirs encore vous sont imposés. Dans la tâche immense continuée par nos pères, vous avez à prendre une noble part en présence des maux qui pèsent sur la classe la plus nombreuse, vous ne resterez pas indifférens et froids; vous ne seconderez leurs efforts ni par des vœux impuissans, ni par une admiration stérile; mais par des actes. Vos pères sollicitent votre confiance, et vous invitent à leur ouvrir vos cœurs; ils ont besoin de vous connaître tous en général, et chacun en particulier; ils ne viennent point exiger de vous une confession chrétienne, et ne s'apprêtent point à prononcer du haut de leur tribunal, une absolution banale; ils ne vous diront pas: Allez, et ne péchez plus; mais: Levez-vous et marchez, car vous avez de nouveaux progrès à accomplir, et l'humanité a besoin de vous. Ouvrez-leur donc vos cœurs, faites-leur connaître sans crainte et vos besoins et vos espérances, ce que vous fûtes et ce que vous désirez être. Enfans de SAINT-SIMON! vos pères se sont placés entre vous et les classes privilégiées, leur parole puissante a pénétré dans ces maisons somptueuses dont le cri du malheur n'avait pu encore franchir le seuil, et d'où s'échappaient de loin en loin quelques aumônes. Au nom de Dieu et de l'humanité ils réclament pour leurs fils déshérités une part dans les biens que leurs sueurs et leur sang ont produits. En vain l'opulence égoïste cherche à se faire illusion; en vain, retranchés dans leurs salons dorés, au milieu de leurs plaisirs, ils cherchent à s'éblouir sur les maux qui les entourent; ils ne peuvent plus échapper à la réalité qui les presse: semblable à la main invisible qui traçait sur la muraille l'arrêt de la condamnation d'un roi plongé

dans les débauches, la parole nouvelle les poursuit, les assiége, et vient empoisonner des jouissances qu'ils ne peuvent plus goûter sans remords. Orphelins de la famille humaine, les disciples de SAINT-SIMON vous prennent sous leur tutelle, ils plaident votre cause et revendiquent vos droits ; en acceptant cette tâche, ils doivent répondre de vous. Si, comme on l'a dit de leur maître, *emprunteurs importuns*, *quêteurs insatiables*, ils frappent sans relâche à la porte des *privilégiés* de la fortune, et sont déjà parvenus à inspirer des doutes sur la *légitimité* de cette possession transmise par la *naissance* au préjudice de la *capacité* que répondront-ils aux privilégiés, lorsque ceux-ci, cherchant a faire un dernier effort pour défendre leurs priviléges, feindront de concevoir des inquiétudes sur ces réunions d'ouvriers ; et, couvrant du prétexte de l'ordre légal leurs craintes égoïstes, nous adresseront ces questions qu'ils croiront devoir rester sans réponse : « Que faites-vous de ces hommes que vous groupez autour de vous, que vous enivrez de séduisantes espérances, à qui vous avez inspiré une confiance que vous ne pouvez long-temps prolonger? Sont-ils devenus plus moraux? pratiquent-ils entre eux les préceptes nouveaux que vous avec proclamés? Novateurs insensés, vous flattez ce peuple dont tôt ou tard vous serez les victimes, et qui, ne vous sachant aucun gré de ce que vous aurez fait pour lui, vous demandera seulement compte de ce que vous n'aurez pu faire. » Enfans de SAINT-SIMON, c'est à vous de répondre à ces accusations ; c'est vous qui devez être l'enseignement permanent de la religion nouvelle. Colonnes vivantes du temple Saint-Simonien, c'est a vous d'en développer la grandeur et la majestueuse harmonie : alors, si nos adversaires, fouillant dans l'histoire, rappelant les émeutes, évoquant des souvenirs sanglans, venaient nous dire : Voilà ce peuple que vous osez diviniser! A notre tour, leur montrant la famille Saint-Simonienne grande, unie et forte, présentant, au milieu des passions qui s'agitent autour d'elle, un aspect calme et tranquille, nous leur répondrions : Voilà ce peuple que vous osez calomnier!

CORRESPONDANCE.

22 juillet 1831.

CHER PÈRE,

L'arrivée de Retouret nous a donné courage ; la journée d'hier nous en a donné plus encore, et elle a doublé, centuplé le sien ; c'est nous deux à cette heure qui vous écrivons. Retouret a peine à croire à son audace et à son succès d'hier. Il dit que vraiment, alors qu'il parlait, il sentait que Dieu parlait en lui, et qu'une voix qu'il ne reconnaissait pas comme la sienne s'échappait de sa bouche. Il a été un peu ému en commençant ; mais la foi a vaincu. L'auditoire a été, dès les premières paroles, arrêté et saisi ; il y a eu tout d'abord une attention religieuse, et un silence qui n'a pas été troublé. Les opposans ont été étonnés, les indifférens touchés, les amis électrisés. Le plus difficile est fait : la force ne nous manquera pas pour continuer l'œuvre commencée. Quelques dames seulement étaient venues ; mais la dignité de la séance les a plus que soutenues.

Voici quel était le sujet de la prédication qui a eu lieu hier au soir à sept heures, dans la salle Périer, devant cent-cinquante personnes environ :

Position de la religion Saint-Simonienne à Limoges, et en particulier de l'orateur. — Misère de la classe pauvre. — Raison de l'exploitation dans le passé. — Pourquoi les riches eux-mêmes ne sont pas heureux. — Ce que c'est que l'humanité.

Voici quelques extraits :

« Lorsque vous allez par vos rues et par vos places, courant à vos plaisirs et à vos affaires, ne vous arrive-t-il pas quelquefois, au milieu du bruissement des travaux du jour, d'entendre, comme un murmure pénible et confus, la voix du peuple qui se lève gémissante à votre oreille? Oh! c'est ici que je voudrais avoir les cent bouches et les cent voix du poète, pour vous la faire entendre, cette voix du peuple qui est vraiment la voix de Dieu ; pour vous la faire retentir jusqu'au plus profond de vos cœurs. « Ayez pitié de moi, dit le peuple ; éloignez de moi enfin ce calice ; mon âme est triste jusqu'à la mort, et mes membres succombent à la peine ; ayez pitié de moi! Voyez! je suis affamé, nu, sale, ignorant, brutal ; je vous suis un objet d'effroi, et je me dégoûte moi-même. Voyez! à peine si j'ai assez de ce pain noir dont vous ne voudriez pas ; à peine si j'ai assez pour me couvrir de ces haillons qui vous répugnent ; à peine si je puis obtenir pour ma tête fatiguée les misérables abris dont vous n'approchez qu'avec horreur. Pourtant c'est bien moi qui vous fais les apprêts de tous vos festins ; c'est bien moi qui tisse la magnificence de vos vêtemens ; c'est bien moi qui vous édifie de splendides et commodes habitations. Ayez pitié de moi ! Ayez pitié de votre esclave ; car je suis votre esclave : bien qu'il vous plaise parfois de m'appeler souverain! peuple souverain! je suis humilié à la porte de vos maisons, vous priant de vouloir bien user de moi comme d'une bête de somme, et de vouloir bien

laisser tomber pour ma faim, de vos tables splendides, ces miettes que vous ne refusez pas à vos animaux domestiques. Je séjourne sur vos places par le soleil et la pluie, attendant comme une faveur que vous me laissiez essuyer la poussière de vos souliers. Mes filles, mes pauvres filles, vous sont en proie. Ayez pitié! ayez pitié! Vous êtes si beaux, si savans, si polis, si élégans, si aimables, ne serez-vous jamais bons? Mes hurlemens vous font trembler dans vos fêtes, et mes cris de douleur vont troubler vos concerts de joie. Quoi donc! votre délicatesse n'est-elle point fatiguée du spectacle saignant de mes plaies et de mes misères? Si vous n'avez pitié de moi, au moins ayez donc pitié de vous-même! car si vous n'avez pitié de moi, en vérité! que pensez-vous que je puisse faire dans la lassitude de mes maux et dans l'excès de mon désespoir? Ah! je me leverai terrible! (Terrible, entendez-vous? La force du peuple est terrible; elle est comme celle du lion, musculeuse et puissante, et devant qui toute vigueur s'anéantit!) Je me releverai terrible; je vous prendrai au milieu des loisirs et de l'insouciance que je vous ai faits, et je broierai comme un verre la délicatesse de vos os. Mais, je vous en conjure, ayez pitié de moi avant que la patience ne m'ait abandonné! Sauvez-moi de ma propre fureur! Sauvez-moi, sauvez-vous des égaremens de mon désespoir! Ayez pitié! ayez pitié!

» Plainte touchante! sublime misère! Oh! qui ne l'entendrait! qui n'en serait ému! Pauvre peuple! Mais qu'il se réjouisse, et que la patience lui soit plus douce; car voici que se lève le jour de son émancipation définitive. Voici qu'aujourd'hui les amis de la famille humaine, les privilégiés en moralité, en science, en richesse, proclament à tout jamais l'abolition du privilége et du droit d'aînesse! Aujourd'hui une loi nouvelle est dite au monde, elle appelle tous les hommes, non pas comme la loi de Jésus, à une fraternité mystique et à une chimérique égalité, mais à une parenté véritable qui se réalisera sur la terre. Qu'aujourd'hui, en vérité, tous les enfans des hommes s'élancent avec orgueil et joie aux portes de la vie; car elle leur sera ouverte à tous aussi large, et tous ils y auront leur place; celle qu'ils auront voulue, celle qu'ils se seront faite par leur travail; car désormais à qui aura donné plus, il sera donné plus; et celui-là dans la famille nouvelle aura plus de bonheur, qui aura fait à la famille plus de bonheur. A chacun selon ses œuvres! »

Deuxième Extrait.

« Encore, si dans leur orgueil et leur iniquité les privilégiés trouvaient le bonheur! Mais non; j'en appelle à vous-mêmes, privilégiés de la naissance: non, vous n'êtes pas heureux. Entre tous ceux qui m'écoutent, s'en lèverait-il un seul qui pût dire: Je suis heureux. Ah! s'il l'osait, un seul, se lever pour s'écrier, sans doute ses paroles viendraient expirer sur ses lèvres, et sa voix s'arrêterait saisie, aux avertissemens soudains de sa douleur intérieure.

» Une autre fois, et plus d'une fois, je vous entretiendrai longuement de vos douleurs, de vos douleurs que vous savez trop bien, mais dont vous ne savez pas, dont vous n'espérez pas le remède; douleurs d'hommes, d'enfans, de vieillards, de tous les jours, de toutes les heures. J'irai, je fouillerai jusqu'au fond de vos entrailles; j'irai chercher la plaie honteuse qui se cache de pudeur et de tristesse, et qui n'ose pas saigner. J'épierai sur vos visages les tressaillemens de la souffrance et les progrès de la pâleur; non pas comme le font aujourd'hui vos malheureux poètes, avec une raillerie amère et une insultante malignité. Oh non! mais avec la courageuse confiance d'une main amie et tendre, je poserai le doigt sur la plaie, et je la ferai saigner, pour vous faire accepter, malades que vous êtes, pour vous faire accepter, demander, implorer le remède.

» Aujourd'hui, que cela vous suffise, vous n'êtes pas heureux. Non, ni votre moralité, ni votre science, ni votre richesse, ne vous font heureux. Heureux du siècle, vous n'êtes pas heureux! Mais d'où vient donc, vous écrierez-vous, que nous ne sommes pas heureux? Écoutez bien; par ma bouche Dieu lui-même va vous l'apprendre; écoutez! Vous dites d'un homme, si vous voyez la plupart de ses membres atrophiés, dévorés de douleurs aiguës, couverts de plaies cuisantes, vous dites: Cet homme souffre; vous ne dites pas: Tel ou tel de ses membres souffre; mais Cet homme souffre. Et, en effet, il souffre tout entier. Eh bien! moi aussi je dis de l'humanité, rien qu'à voir la plupart de ses membres atrophiés, dévorés de douleurs aiguës, couverts de plaies cuisantes, je dis: L'humanité souffre; je ne dis pas Tel ou tel de ses membres souffre; mais L'humanité souffre. Et, en effet, elle souffre tout entière; oui, rien qu'à voir les miseres de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, je dis: Misérable est la classe la plus riche et la moins nombreuse!

» Oui, oui, qu'aujourd'hui enfin l'égoïsme se désabuse de son erreur; vous savez la vérité de Dieu et de l'humanité.....»

LETTRE D'UNE DAME OWENISTE,

SUR LES DROITS DES FEMMES.

(Extrait du *Cooperative Magazine*, Revue oweniste. Mai 1826.)

Owen, en proclamant l'émancipation des classes pauvres, a compris qu'on ne pouvait pas en séparer l'émancipation des femmes, et il a demandé l'admission de celles-ci à la plénitude des droits sociaux et politiques. — Une lettre, écrite par une femme, et insérée dans une revue oweniste, présente d'ingénieux argumens en faveur de cette innovation. Elle pourra en même temps faire sentir tout ce qu'il y a d'incomplet, principalement sous le rapport religieux, dans la conception du philosophe Anglais.

Voici cette lettre :

LETTRE

EN RÉPONSE A CETTE QUESTION FVITE PAR UNE DAME OWENISTE :

Madame B.... croit-elle que les femmes fussent plus heureuses si elles s'efforçaient de devenir jurisconsultes, médecins, juges, évêques, etc.? Et encore : *où sera la ligne de démarcation qu'elle prétend tirer entre leurs attributions et celles des hommes?*

Oui, sans doute, Mme B... pense que les femmes seraient plus heureuses, plus sages et meilleures, si non-seulement elles s'efforçaient de s'élever à toutes ces professions, mais si même elles les exerçaient réellement; elle est même entièrement convaincue que le bonheur de son sexe ne serait pas l'unique résultat de cette innovation ; mais que le bien-être de l'humanité tout entière en recevrait un accroissement incalculable.

Quant à la législation, Mme B... pense qu'elle pourrait et devrait être de la plus grande simplicité pour être parfaitement comprise de chacun. Comment accomplir des devoirs à l'égard desquels nous restons dans une entière ignorance? Comment s'acquitter avec joie de ces mêmes devoirs à la détermination desquels nous n'avons nullement donné notre sanction? Cet état de servilisme est absolument contraire à un des plus nobles sentimens du cœur humain, l'amour de la liberté, le besoin du libre examen.

Si les lois étaient assez simplifiées, et les juges assez nombreux pour que la justice fût mise à la portée de chacun, tout le peuple des avocats et des procureurs serait réduit à la plus salutaire oisiveté. Croit-on que la justice, rendue par une femme d'une intelligence supérieure, serait moins paternelle et moins sage que si elle émanait d'un homme doué des mêmes qualités? On ne comprend pas plus facilement comment le progrès de la félicité humaine peut être assuré par une disposition qui frappe d'incapacité, qui voue à la dégradation toute une moitié du genre humain, en l'excluant des fonctions judiciaires, alors même que, par son aptitude et ses talens, elle serait capable de les exercer utilement.

Quant à la profession de médecin, je la considère entre toutes comme étant le plus appropriée à l'aptitude et à l'organisation des femmes. Un médecin devrait être un ami tendre, patient, animé de la plus constante sollicitude, *un ami toujours présent*. Pour en remplir les fonctions, l'humanité consultée désignerait une femme adroite et bonne tout à la fois, dont l'aspect suffit lui seul à ranimer nos corps abattus par la souffrance. Si l'art de guérir, ou bien même de causer les maladies était, comme il pourrait et devrait l'être, remplacé par l'art de conserver la santé au moyen d'un régime plein de délices, en supprimant toute occupation pénible, ou en ayant recours à tous les sages préceptes de l'hygiène, les maladies seraient à la fois rares et d'une facile guérison. Les fonctions du médecin se borneraient presque entièrement à présider à la naissance des enfans et aux soins qui la doivent suivre. A qui, plus utilement qu'aux femmes, de telles fonctions pourraient-elles être confiées? Si l'état social était sagement organisé, elles fourniraient peut-être à l'art de la médecine plus de sujets que les hommes.

Quant à l'épiscopat, mes opinions, je n'en puis douter, paraîtront bizarres; mais puisque vous m'interrogez, je vais répondre avec franchise. Je pense donc qu'il serait désirable que chacun fût à lui-même son propre évêque. Il me semble qu'en fait de religion chacun doit décider pour ce qui le concerne, en restant toutefois éventuellement responsable de sa décision. Pourquoi toutes les sectes ne suivent-elles pas l'exemple des quakers, en permettant à tout individu de l'un ou de l'autre sexe qui se sent surabondamment animé du feu de l'inspiration de la répandre par l'enseignement et l'exhortation dans l'âme de ceux qui l'environnent? Les quakers forment-ils la secte la moins estimable? leurs femmes sont-elles le moins bien partagées en modestie, en beauté? Ce sont, hélas! les hommes et non pas les femmes qui auraient besoin d'étudier la vraie valeur de ce mot *modestie*.

Parlerai-je des fonctions militaires, qui sont, je crois, sous-entendues dans la question que vous m'adressez? J'espère qu'un des premiers bienfaits de notre intervention dans les affaires publiques consisterait dans l'anéantissement de la guerre, sous quelque forme que cette hydre essayât de montrer sa tête. Si la sagesse et la prévoyance

présidaient à la rédaction des lois de l'Angleterre, et qu'alors elles fussent scrupuleusement exécutées, l'étranger n'aborderait sur nos rivages que pour prendre de nous des leçons de politique, dans la vue d'en naturaliser les fruits sur son sol, ou pour nous apporter, pour la satisfaction de tous nos besoins, en échange des richesses que nous pouvons offrir, celles que notre climat ne nous permet pas de créer.

Mais, dût-il jamais arriver (ce dont toutefois je n'admets pas la possibilité), dût-il arriver que l'aspect de notre bien-être et de nos richesses excitât la cupidité de quelque nation téméraire et barbare, au point de la pousser sur nos côtes, malgré les flots qui les défendent, à la hauteur où nous a élevés la science, ne sommes-nous pas assurés de trouver les moyens nécessaires pour lui faire déplorer un tel excès de témérité? Les élémens, dociles à notre voix, n'anéantiraient-ils pas, au premier signal, la race humaine tout entière..... Mais la nature abhorre toute idée de destruction; elle se complaît, au contraire, à l'image de la production. J'obéis à sa douce inspiration; je me rends à ses conseils salutaires. Qu'elle soit à la fois mon guide sur la terre et vers le ciel.

La vigueur et la force étant deux qualités indispensables au guerrier, pour empêcher les femmes de revêtir l'habit d'amazone, il n'est pas plus nécessaire de prononcer contre elle un arrêt d'exclusion, qu'il n'y aurait lieu de le faire, dans l'état actuel de nos mœurs, pour les dissuader de mener la charrue ou de battre le fer sur l'enclume. Sous un régime qui permet le libre exercice des facultés personnelles, chaque individu, quel que soit son sexe, sera tout naturellement placé dans la sphère d'activité où ses talens acquis ou naturels, recevant le plus ample développement possible, porteront aussi les fruits les plus utiles. Sous un tel régime, l'aptitude des femmes se porterait probablement vers les travaux de l'esprit; celle des hommes s'appliquerait aux actes dont l'accomplissement exige la force; ou plutôt peut-être les soins qui en réclament l'emploi au plus haut degré seraient particulièrement le partage des hommes, tandis que ceux qui le réclament à un moindre degré seraient réservés aux femmes; de la sorte tous les actes sociaux, aussi bien que ceux qui sont exclusivement du domaine de l'esprit, entreraient également dans les attributions des deux sexes.

CORRESPONDANCE.

Paris, 31 août 1821.

CHER FILS,

Je me glorifie en vous, car mes Pères sont satisfaits de vos œuvres; ils m'autorisent à vous donner officiellement mission d'enseigner en leur nom : les jours de l'apostolat ont commencé pour vous.

Ayez confiance, cher fils; les difficultés et les obstacles sont semés en grand nombre autour de nous; mais vous saurez les vaincre tous; car vos pères ont vaincu à l'origine des obstacles plus grands, et SAINT-SIMON, notre maître, en avait surmonté de plus grands encore. Il n'est pas un seul d'entre nous qui n'ait éprouvé ce que vous éprouvez en ce moment. Il semble au néophyte que tout ce qui s'est passé *en lui* s'est passé aussi *hors de lui;* il lui semble qu'à cette foule engourdie et paralysée il n'a qu'à dire : « *Levez-vous et marchez.* » Mais c'est qu'il oublie pour un instant tous les douloureux intermédiaires de son initiation, toutes les phases du traitement qu'il a subi pour arriver à complète guérison; il perd la mémoire de ces combats à outrance entre le vieux monde incarné en lui et le monde nouveau qui venait le saisir pour le transformer. Rappelez-vous la longue lutte que vous avez eue à soutenir pour briser vos idoles constitutionnelles; rappelez-vous que, semblable à Thomas, il vous a fallu *toucher* les plaies du libéralisme pour croire à sa toute impuissance, et vous n'éprouverez plus alors ni surprise ni découragement, en voyant que tous ces hommes qui vous entourent ont besoin de toute la persévérance et de toute la force que vous avez puisées en nous pour soutenir leur faiblesse. Ils sont malades, c'est à vous de les guérir; ils sont malades, et s'ils repoussent vos soins affectueux, il faut leur offrir ces soins avec une sollicitude plus paternelle encore. Que leur résistance stimule votre zèle; qu'elle soit l'aiguillon vif et pénétrant qui vous poussera vers eux pour les amener à nous; ayez toujours douceur et énergie, sévérité pour vous, indulgence pour eux; ayez toujours l'abnégation de l'apôtre, son dévoûment sans réserve, et une ambition dévorante *pour le grand but.* C'est à cette condition que nous deviendrons les maîtres du monde, et nous ne voulons être les maîtres du monde que pour l'*exploiter au profit de tous.* Notre *théorie* et notre *pratique* ne sauraient se désunir un seul instant. A ceux qui se jettent dans les écarts subtils de la métaphysique, opposez l'*amélioration progressive du sort moral, intellectuel et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre*, et faites qu'ils rougissent de leurs vaines argumentations; à ceux qui se renferment dans la prison de leur égoïsme pour dire qu'il faut *attendre*, dites-leur bien que *la faim* n'attend pas, et que la violence arracherait demain ce qu'aujourd'hui nous voulons obtenir pacifiquement. Que tous sentent que nous venons pour tous; que bientôt votre contrée ait une famille Saint-Simonienne, dont vous serez le père : voilà quel doit être le but constant de vos efforts, le mobile permanent de votre activité.

Vous ne me parlez pas de votre femme; j'aurais aimé à connaître ses progrès, ses sympathies ou ses antipathies pour notre religion. Dites-lui bien que la femme ne doit plus être subalternisée, et que nous l'appelons à l'affran-

chissement; apprenez-lui qu'elle est votre égale; que vous ne lui devez plus *protection;* qu'elle ne vous doit plus *obéissance*, mais qu'elle vous doit le concours de ses efforts. Si dans ce mot d'affranchissement elle voyait la légitimité de la révolte, montrez-lui qu'elle se jetterait dans une voie *rétrograde* et par conséquent dans une *mauvaise* voie; car celle qui est *vraiment* affranchie n'a plus de joug à secouer par la révolte. C'est reconnaître tacitement sa subalternité que de croire à l'insurrection pour se grandir et s'émanciper.

Vous avez raison de dire que ceux qui ignorent l'enfance du christianisme ne peuvent pas comprendre pourquoi notre culte est presque nul aujourd'hui; c'est à vous de leur apprendre ce qu'ils ignorent; songez que vous avez à les ÉDUQUER et à les INSTRUIRE. Quant à la PRATIQUE, vous n'avez encore ni temples, ni cérémonies pompeuses à leur offrir; mais vous avez en vous un *homme nouveau*, que vous devez leur donner comme exemple; dites-leur *ce que vous étiez* et *ce que vous êtes*, ce ce que *vous faisiez* et ce que *vous faites;* vous les mettrez ainsi sur la voie de la *confesssion*, et vous serez à même de leur apprendre ce qu'ils *doivent faire.* Le culte de l'apôtre, c'est la pratique du dévoûment sous toutes ses formes. Toutefois, notre religion naissante a un culte naissant; vous avez pu voir, dans le récit de la séance du vendredi 8 juillet, le germe d'une *communion* et d'un *baptême* bien autrement expressifs, bien autrement larges que la communion et le baptême catholiques.

Vous désirez connaître notre hiérarchie. Voici quelques détails à ce sujet.

La famille Saint-Simonienne entière est gouvernée par les deux PÈRES SUPRÊMES que vous connaissez. Immédiatement après eux vient :

1° Le collége dont tous les membres sont chefs de fonction;

2° Le deuxième degré;

3° Le troisième degré;

4° Un degré d'initiation;

Là s'arrête jusqu'à ce jour la hiérarchie. Ces différens grades sont suivis par

5° Deux degrés préparatoires : l'un pour les prolétaires, l'autre pour la classe privilégiée. Des premiers 6 à 700 sont inscrits, des autres 120 à 150.

Cette distinction des deux degrés *préparatoires* semble en opposition avec nos principes; mais nous avons dû accepter la société telle qu'elle est, et faire *séparément* l'*éducation* d'hommes et de femmes placés par le hasard de la naissance dans des conditions si différentes. L'*éducation* a pour objet, dans ces deux degrés, de préparer ceux et celles qui les composent à une transformation, telle que d'une part tout *dédain* disparaisse et que de l'autre toute *défiance* soit effacée, afin que leur réunion qui s'opère successivement dans le *degré d'initiation* soit complète, franche, dégagée de toute arrière-pensée. C'est dans ce dernier degré (1) qu'en étant *initié à une fonction* on peut prétendre à monter dans notre hiérarchie, où tout supérieur est *père* par rapport à tous les inférieurs et *fils* par rapport à tous ses supérieurs où tous les égaux sont *frères.*

Il n'existe pas parmi nous de programme où sont indiquées, comme vous paraissez le croire, les *connaissances voulues* pour passer d'un degré à l'autre, car nous n'accomplissons pas seulement *une œuvre intellectuelle*, nous avons à tenir compte des œuvres de *moralité Saint-Simonienne* manifestée *intellectuellement* et *matériellement.* Il faut prouver que l'on aime la doctrine non-seulement par les efforts que l'on fait pour la *savoir*, mais par les actes qui montrent qu'on la *pratique.*

Me voici conduit naturellement à vous parler de nos finances sur lesquelles vous désirez quelques détails. Au point de développement où nous sommes parvenus, nos dépenses s'élèvent à cinquante mille francs par mois, et ces dépenses vont être augmentées encore par la fondation d'une maison d'éducation où nos enfans et ceux des classes dites inférieures seront *élevés* en commun, pour être un jour *mis en fonction* et rétribués selon leur capacité et leurs œuvres. Après nos engagemens du mois remplis, il nous reste rarement des fonds en caisse parce que *laisser dormir* un capital, c'est nous priver de son *intérêt*, c'est-à-dire pour nous d'un *moyen d'action*, or *dans l'état actuel des choses*, notre *revenu* ce sont les *conversions*, et nous convertirons d'autant plus rapidement que nous *agirons* plus. Reléchissez à cette marche et vous verrez qu'elle est la seule que nous ayons à suivre, surtout si vous considérez que tous ces capitaux utilisés aujourd'hui par la société Saint-Simonienne ne sont que des *prêts* qu'elle fait à la société extérieure qui les lui rendra infailliblement plus tard.

Je vous répéterai encore ici :

Ayez confiance, cher fils; marchez sans crainte avec nous dans cette voie large que SAINT-SIMON a ouverte. Si de distance en distance vous retournez la tête en arrière, vous apercevrez l'humanité entière marchant à votre suite, vous entendrez les cris de détresse de la classe déshéritée, et soudain vos forces doubleront pour hâter l'instant où la dernière trace de l'esclavage sera effacée, où l'exploitation de l'homme par l'homme aura disparu puisqu'il sera donné :

A chacun selon sa capacité;
A chaque capacité selon ses œuvres.

VOTRE PÈRE.

(1) Je ne vous ai pas parlé du *public Saint-Simonien*, parce que vous le connaissez. Il se compose de toutes les personnes qui affluent à nos prédications, à nos enseignemens, etc. Ces personnes nous aiment, désirent l'établissement de notre religion, mais ne sentent pas encore en eux une foi assez vive pour coopérer à l'œuvre vraiment sainte que nous accomplissons.